

Jamel Debbouze : **« En fait, je suis un grand stressé... »**

Avec sa bonne humeur communicative et son incroyable répartie, Jamel a su imposer son style et navigue désormais dans les hautes sphères du show-business. Et, à 26 ans, l'ancien trublion de Canal + continue à faire son cinéma ! Un parcours pourtant semé d'embûches...

Quel est ton secret pour paraître aussi décontracté ?

J : Il ne faut pas se fier aux apparences, en fait, je suis un grand stressé. La peur que ma carrière s'arrête me hante chaque jour ! Au regard de mon adolescence, l'argent et la célébrité me paraissent tellement surréalistes... Lorsque j'ai eu 4 ans, mes parents ont quitté le Maroc pour venir « s'enterrer » en banlieue parisienne, à Trappes (78). Et les salaires d'agent d'entretien à la RATP de mon père et de femme de ménage de ma mère m'ont vite fait comprendre la rudesse de la vie. A la maison, l'huissier venait si souvent que je le prenais pour un oncle éloigné (Rires) ! Aujourd'hui, je roule en Ferrari, mais j'ai peur de tout perdre...

Comment as-tu débuté ta carrière d'humoriste ?

J : Bizarrement, je dois ma réussite professionnelle à mes échecs scolaires (Rires) ! Souvent bon dernier de la classe, je jouais les fanfarons pour épater la galerie. A 14 ans, mes parents m'ont inscrit en BEP force de vente. Mais je séchais l'école pour suivre des cours de théâtre à la cité des Merisiers (à Trappes). C'est là que j'ai fait la connaissance d'Alain Degois, surnommé Papy, qui m'a pris sous son aile. Il a cru en mes talents d'improvisation et m'a permis d'entrer comme chroniqueur à Radio Nova, puis sur Canal +, dans l'émission Nulle Part Ailleurs (Le cinéma de Jamel et Le monde de Jamel).

L'humour, est-ce pour toi une véritable vocation ?

J : Du haut de mes 1m63, j'ai toujours été le plus petit de mon quartier ! La seule manière de me démarquer était alors d'avoir une « grande gueule ». Et puis, j'étais prêt à faire n'importe quoi pour quitter la misère et réussir dans le show-biz. Alors, j'ai développé mon talent naturel d'humoriste (Rires)... L'humour m'a ouvert de nombreuses portes ; celles du cinéma, par exemple. En 1992, en « magouillant » avec un ami qui travaillait à l'ambassade du Maroc, je me suis retrouvé enrôlé dans un court métrage tourné au Maghreb, « Les pierres bleues du désert »...

Entre le cinéma et la scène, quelle est ta préférence ?

J : Contre l'avis de mes proches, qui voyaient dans le cinéma une valeur sûre, j'ai refusé d'abandonner la scène et le one-man show. Après mes rôles dans Zonzon (1998) et Le ciel, les oiseaux et... ta mère (1998), je redoutais de jouer systématiquement « l'arabe de service

». C'est pour éviter cette dérive, et histoire de faire mes preuves, qu'en 1999, j'ai monté mon premier spectacle, Jamel en scène. Après des expériences inoubliables de comédien dans Le fabuleux destin d'Amélie Poulain ou Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre (il incarne l'architecte Numérobis), j'ambitionne désormais de devenir le prochain Al Pacino (Rires) !

Avec les filles, le succès est-il également au rendez-vous ?

J : Avant d'être connu, mes techniques de drague se soldaient systématiquement par un échec ! Pour avoir plus de chance de séduire une fille, on devait s'y mettre à dix. Pourtant, le résultat restait catastrophique... La célébrité, c'est beaucoup plus simple pour aborder une femme... Il suffisait d'y penser (Rires). Et puis, comme Jennifer Lopez, nombreuses sont les filles qui répètent qu'elles craquent pour les hommes drôles. Je tiens donc à rappeler à ces dames que plus amusant que moi, tu meurs...

Aujourd'hui dans quel milieu te sens-tu le plus à l'aise ?

J : Je peux m'adapter à n'importe quel milieu, à Neuilly comme à Sarcelles. Je travaille dans les hauts lieux parisiens, ce qui ne m'empêche pas de rentrer tous les soirs dans ma banlieue de Trappes. Pour garder les pieds sur terre, j'ai besoin d'être entouré de mes copains du quartier et de ma famille. Et puis, je me méfie des requins du show-business, on ne sait jamais sur qui on peut vraiment compter. En revanche, en banlieue, les « lascars », on les connaît ; je n'ai jamais de mauvaise surprise. Il y a des gangsters dans tous les milieux, mais chez moi, au moins, ils ne me feront pas de coup tordu...

Dream Up - Juillet/Août 2002